

Ma bicyclette jaune Ou pourquoi les rêves ne finissent jamais bien

Martin Manseau

Numéro 83, automne 1999

Violences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13512ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Manseau, M. (1999). Ma bicyclette jaune : ou pourquoi les rêves ne finissent jamais bien. *Moebius*, (83), 75–80.

MARTIN MANSEAU

Ma bicyclette jaune
(ou pourquoi les rêves ne finissent jamais bien)

Ce soir, en attendant ton coup de fil qui n'arrive toujours pas, je me sens comme quand j'étais un petit gamin plutôt ordinaire. Un simple gamin plutôt ordinaire qui avait toutefois cela de particulier: il espérait follement. Il espérait plein de trucs, mais surtout un cadeau. Tu sais, un cadeau follement espéré mais jamais obtenu. Enfin, presque jamais. À cette époque, malgré le cadeau qui n'arrivait pas, le bon rejeton qui habitait timidement en moi continuait toujours à espérer: demain peut-être, demain peut-être, qu'il se répétait comme une belle mélodie à deux voix sur fond de violoncelle et de piano à la Chopin.

Pendant plusieurs mois, je n'ai jamais abandonné le rêve de ce fabuleux cadeau. Malgré tout et même malgré rien, j'avais espoir. Toujours ce sacré espoir déchirant. Déchirant comme ce soir. Et comme ton silence aussi. Surtout. Demain peut-être, demain peut-être, que je me suis trop souvent répété. Que je me répète encore ce soir.

* * *

Je me souviens, je devais avoir neuf ou dix ans, je désirais éperdument avoir une bicyclette. Mais pas n'importe laquelle, il y en avait UNE qui était spéciale. Il y en avait UNE qui avait été conçue quelque part juste pour moi. Je la revois encore comme elle était belle dans le catalogue *Canadian Tire* de mon père. Tellement belle que j'en rêvais chaque soir que la lune et les étoiles ramenaient. Et chaque jour aussi. En fait, j'en rêvais constamment: partout et tout le temps. Même à l'école pendant les cours de musique que j'adorais pourtant.

Je convoitais cette bicyclette comme d'autres gamins désiraient un jeu vidéo, une piscine, un faux ourson, un vrai chien, une carabine, des revues pornos, un voyage en Floride ou même un petit frère. Moi, c'était ma bicyclette qui obsédait toutes mes pensées et tous mes sentiments aussi. Il y avait quelque chose de très émotif dans ce désir. Comme dans tous mes désirs d'ailleurs. Comme ce soir surtout. J'avais même déchiré la page de ce fameux catalogue et je l'avais collée au mur de la chambre que je partageais avec mon petit frère Manu. Quatre bouts de *scotch tape*, qui avaient fini par jaunir avec le temps qui passait froidement, la retenaient prisonnière sur ce mur blanc. Je l'avais mise là, simplement pour pouvoir l'admirer aussi souvent que je le désirais et surtout pour m'assurer de l'avoir bien en tête en tout temps.

J'en rêvais tellement de cette bicyclette que j'étais convaincu dans ma caboche d'enfant que si j'arrivais à la saisir avec mes mains dans mon rêve, à la garder dans mes bras en l'agrippant solidement comme un dépendant affectif s'agrippe à l'Autre qui s'en va, pendant le temps que durait mon sommeil, qu'elle y serait toujours à mon réveil. Arriver à contrôler mes rêves pour transférer ce magnifique cadeau dans la réalité fut l'un de mes principaux buts pendant cette période de mon enfance. Je calculais tout, au millième de fraction de seconde près, pour savoir exactement quand je devais me réveiller afin de réussir à faire basculer ma bicyclette dans ma réalité. J'ai essayé cette stratégie tellement souvent que ce n'est même pas racontable. J'ai expérimenté toutes les possibilités. Tous les calculs, je te jure que je les ai faits: dormir longtemps, pas longtemps, dormir profondément ou d'un sommeil léger, me coucher à différentes heures, régler le réveille-matin à différents moments et encore plus. Crois-moi que le meilleur des ingénieurs de la NASA n'aurait jamais exploré toutes les probabilités que j'ai analysées pour réussir à arracher cette bicyclette de mes rêves et parvenir à l'introduire dans mon impatiente réalité.

Évidemment que ça n'a jamais marché. Même malgré les gros calculs hyper-scientifiques et même malgré l'espoir.

Toutes les fois que mes parents quittaient la maison dans le gros Ford rouge pour aller faire des courses, j'étais convaincu que c'était pour aller chercher ma fameuse bicyclette. J'étais persuadé qu'à leur retour, ils allaient m'offrir une belle boîte en carton immensément grande. Je me les étais imaginées cent millions de fois cette grosse boîte et cette scène: bien enveloppée avec un énorme ruban rouge et une grosse boucle d'un bleu royal que j'allais pouvoir arracher avec joie et passion. J'en étais absolument persuadé et j'essayais de me contrôler le mieux possible afin d'avoir tout de même l'air un peu surpris lorsqu'ils me l'offriraient enfin. Je m'y voyais déjà, déchirant le papier et le carton avec toute la spontanéité que seuls un enfant ou une femme formidable possèdent encore. Je voyais aussi les lanières de papier virevoltant allègrement autour de ma tête et redescendant partout autour de moi, comme une belle neige paisible habillant doucement la forêt.

Mais non, ils revenaient toujours bredouilles. Ils avaient leurs quatre mains vides. Comme mon cœur. Et comme ce soir aussi. Je te dis que ça n'avait rien de la surprise que j'espérais. Alors, chaque fois, je me réfugiais dans ma chambre devant ma page déchirée, encore bien collée au mur par les quatre bouts de *scotch tape* qui n'arrêtaient pas de jaunir et je me consolais du mieux que je pouvais. Mais j'espérais, malgré tout et même malgré rien, j'espérais toujours. Demain peut-être, que je me disais, demain peut-être...

* * *

Je l'ai finalement eue cette fameuse bicyclette BMX d'un jaune incroyablement aveuglant. Elle est sortie du rêve et est entrée dans la réalité de ma vie un soir du milieu de l'été de mes onze ans. Mes parents me l'ont donnée, bien simplement, avec un immense sourire aux lèvres. Je me souviens que j'avais exactement le même sur les miennes. Je crois qu'ils étaient tout aussi heureux, sinon plus que moi. C'était un peu l'aboutissement d'un trop long cauchemar pour tout le monde. Eux, ils avaient souffert de ne pas avoir l'argent, et moi, j'avais souffert de les voir souffrir pour moi. Alors, par je ne

sais trop quel merveilleux hasard, cette bicyclette s'est finalement retrouvée entre mes deux petites jambes tremblotantes qui étaient drôlement fières d'enfourcher enfin cet engin si longtemps convoité. Un homme déshydraté en plein Sahara, découvrant une oasis, n'aurait certainement pas eu le quart de ma joie. Quelle merveilleuse sensation ce fut pour le petit gamin en moi. Le plus formidable des Noël's qui explose comme un feu d'artifice; et en plein été en plus de ça! C'était magique et ça remplissait mon corps tout entier d'un bonheur si délicieux. Un bonheur bien habillé, comme pour les grandes occasions.

Comme elle n'était ni dans une boîte ni enveloppée, et qu'il n'y avait aucune grosse boucle bleu royal, je n'ai pas eu à perdre de temps avec le geste passionnel et spontané que j'avais tout de même planifié stratégiquement. Douce consolation pour un moindre mal.

Ainsi, en moins de deux secondes, j'ai grimpé sur la merveilleuse machine, je me suis cramponné aux poignées du guidon, j'ai pris une grande respiration et, en regardant tout droit devant moi, comme dans les mauvais films d'action, je suis parti à pleine vitesse. Le bonheur me faisait donner les plus solides coups de pédales qu'un être humain puisse donner, et je me suis fièrement élancé dans la rue, sourire aux lèvres et bonheur absolu dans mon petit cœur qui palpitait incroyablement fort. Il vibrait plus vite que le métronome quand on essaie de jouer *Wake Up Call* d'UZEB en doublant le tempo. En tout cas, si tu joues de la basse électrique, ça te donne une idée...

Sans trop que je comprenne pourquoi, pendant que je volais joyeusement dans les airs avec ma formidable bicyclette qui avait maintenant des ailes, j'entendis une voix familière qui me paraissait hurler comme un loup à la lune. Ce son diffus provenait de derrière moi et se rapprochait avec le même effet qu'un train menaçant. Cette scène était tellement intense que je pouvais presque entendre le «tchou tchou» de ce sinistre convoi plutôt angoissant pour le petit gamin à bicyclette jaune. Mon instinct d'enfant méfiant me poussa alors à accélérer la cadence et surtout à ne pas regarder derrière

moi, comme ils le font dans les mêmes films dont je te parlais tantôt, pour ne pas perdre de temps, et surtout pour ne pas me faire rattraper par l'Ennemi. J'essayai néanmoins de comprendre ce que c'était ou encore qui c'était. Mais avant même que je ne sois capable d'identifier clairement cette voix, mon père m'avait rapidement rejoint au pas de course, moi qui ne l'avais pourtant jamais vu faire quelque sport que ce soit. J'avais l'impression qu'il fumait de partout, comme ce foutu train de charbon que j'imaginai encore plus clairement dans ma tête. Sans même que je ne puisse le voir, il m'a cruellement ramassé par le fond de culotte qui commençait à se douter qu'il allait drôlement se faire organiser le portrait. Sans même m'affronter de face, et je t'avoue que j'ai trouvé ça franchement déloyal pour un paternel, il m'a ramené ainsi à la maison. Il m'a traîné jusque-là comme un vulgaire poisson entortillé au bout d'une ligne à pêche. Un bébé poisson pourtant. Et qui ne comprend absolument rien à ce qui se passe. Un bébé poisson inoffensif qui n'a pour seul péché que celui d'avoir naïvement mordu au bonheur habillé pour les grandes occasions qu'on lui a fait miroiter.

Une fois à l'intérieur, le Pêcheur m'a décroché de l'hameçon. Pour se donner du courage, je crois, il a calé sa énième bière pour finalement me foutre la plus triste, la plus douloureuse et surtout la plus humiliante raclée de ma vie. Pendant cette séance de torture qui a duré quatre éternités et m'a laissé quelques traces invisibles, je me suis dit dans tout mon corps, qui ne demandait alors qu'à vieillir et qu'à devenir très-très grand et très-très fort, que même mes bolides de course ne se faisaient pas malmenés ainsi lorsque je leur imposais des collisions frontales tout à fait spectaculaires. Côté respect, je t'avoue que j'étais un peu mêlé.

* * *

J'avais oublié de regarder de chaque côté avant de traverser la rue. C'était dangereux, à cause des voitures, paraît-il. Je crois que j'avais surtout oublié, le temps de savourer ce merveilleux rêve devenu réalité, ma précieuse méfiance envers cet homme.

Dans ma tête d'enfant-poisson, je me souviens clairement de m'être dit qu'une voiture aurait sans aucun doute frappé moins fort. Et aurait certainement été moins humiliante pour ce petit gamin qui ne rêvait pourtant que de douceurs.

* * *

J'ai employé toute la violence qui naissait en moi à démolir cette foutue bicyclette de malheur. Ensuite, j'ai décroché ma page et je l'ai brûlée, sans aucun regret. Et puis, j'ai mis tout ce qu'il me restait de forces à ne plus jamais rêver.

Parce qu'il me semble que les rêves, ça ne peut jamais finir bien.

* * *

Comme ce soir.